GRANDE COLÈRE DU ROI CONTRE LES ARISTOCRATES.

GRANDE COLÈRE DU ROI CONTRE LES ARISTOCRATES.

Les désordres arrivés à Vincennes avoient profondément affligé Louis XVI. A toutes les heures de cette journée, si honorable pour la garde nationale, mais si déshonorante pour les factieux qui ont suscité et ont participé aux troubles, Sa Majesté envoyoit savoir des nouvelles de ce qui se passoit.

On lui avoit dit les mesures prises par le département, la municipalité de Paris et le

commandant général de la garde nationale. Son cœur avoit saigné au récit de la désobéissance des citoyens égarés qui, sans respect ni pour la loi, ni pour son premier et auguste dépositaire, dévastoit une propriété nationale.

On avoit dit au monarque qu'un aide-de-camp, chargé de requérir main-forte, avoit couru les plus grands dangers, et avoit été couché en joue par quelques volontaires du bataillon commandé par M. Santerre.

Il savoit que des gens apostés dans le faubourg Saint-Antoine vouloient renouveller la journée des barricades, intercepter toutes les communications, arrêter le général, dont on savoit bien que la présence à Vincennes rétabliroit bientôt l'ordre, et que le retour à Paris intimideroit et confondroit tous les complots; il savoit que des assassins, dignes écoliers de Marat, attendoient M. de la Fayette, et s'attacheroient à ses pas; mais s'il avoit appris que quelques soi-disans vainqueurs de la bastille désobéissoient formellement, ne s'opposoient point à la dévastation

du château de Vincennes, et mêloient leurs indécentes clameurs à celles des gens apostés pour causer du désordre, il s'avoit aussi qu'il y avoit là de braves gardes nationales qui arrivoient, tant du faubourg que des différens quartiers de Paris, et qui savoient bien faire exécuter la loi.

Tourmenté, affligé de toutes les craintes qu'un bon père éprouve quand il est le témoin des égaremens de ses enfans, le Roi s'est montré plusieurs fois aux fenêtres de son palais.

» Les ennemis de la constitution, disoit-il a un ministre patriote, s'efforcent de me rendre le séjour de la capitale un séjour odieux. Tous ces troubles qu'ils suscitent, ils voudroient que je crusse que c'est là tout ce que j'ai à attendre des nouvelles loix dont j'ambitionne l'achevement et la prompte exécution. Ils voudroient me persuader que le peuple français, devenu féroce, n'aime plus son roi, et n'a plus de frein..... Mais je sais qu'on le calomnie ce peuple français, les égaremens des uns, les crimes des autres me

chagrinent, altèrent ma tranquillité ; mais je ne suis point découragé. «

» Je suis venu au milieu d'un peuple terrible quand il a voulu briser ses fers, mais reconnoissant quand il m'a vu dans ses murs traverser la cap'tale sous une voûte immense hérissée de toutes les armes du désespoir ; il ne voudra pas me faire repentir de ma confiance..... «

Tel étoit le langage du meilleur des rois. Telles étoient et sa confiance et ses sollicitudes quand on vint lui annoncer le retour de la garde nationale qui amenoit des prisonniers.

Trompés, sans doute, dans leur attente, des gens d'une autre espèce, grossissoient la foule dans les appartemens. La garde nationale, échauffée, comme on doit bien s'y attendre, par la scène qui avoit eu lieu le matin, quand on découvrit un chevalier de St.-Louis armé de pistolets et d'un poignard, craignant que la désobéissance de quelques gardes de Vincennes qu'elle venoit d'appren-

dre ne fit rejaillir sur l'armée parisienne le déshonneur dont ce détachement venoit de se couvrir, murmuroit tout haut, observoit les allées, les venues de ces messieurs, les aristocrates, et s'attachoient à toutes leurs démarches.

On venoit de répandre dans le château, que sous prétexte de protéger les jours du roi, il avoit été distribué des cartes, et ces cartes sont, par parenthèse, les billets d'entrée du club français, club le plus anti-révolutionnaire qui existe. On disoit qu'à quelques ci-devant seigneurs devoit se réunir toute la lie de l'aristocratie ; on peut appeler lie de l'aristocratie, cette foule d'intrigans sans nom, sans état, sans aveu, dont les ennemis de l'égalité font cependant leurs champions et leurs camarades.

Le brave, le vertueux, le très-patriote Gouvion, tout en fumant sa pipe, et la pointe de son chapeau en l'air alternoit dans les appartemens, revenoit écrire et boire de la bierre, et retournoit observer ironiquement

et avec confiance, d'un côté Messieurs aux grosses cravattes et aux culottes de peau, et de l'autre les gardes nationaux, qui, deux à deux se tenant par le bras, faisoient aussi leur petite ronde.

Vers les neuf heures du soir, l'humeur patriotique et nationale éclatoit déjà contre la tournure aristocratique. Déjà les culottes de peau étoient serrées de près. Quelques regards, de ceux que ces messieurs nous lancent à nous autres patriotes, avoient déjà soulevés les hounêtes gens. Alors le brave Gouvion crut qu'il étoit tems d'aller se plaindre au Roi, et de supplier Sa Majesté d'interposer son autorité, sans quoi il ne répondoit plus des événemens.

Le roi qui est le plus honnête homme de son royaume, aime les honnêtes gens, et conséquement-il aime beaucoup M. de Gouvion; il a grande confiance dans ce militaire, aussi ne tarda-t-il pas à le rassurer par la démarche la plus honorable pour lui, et la plus consolante pour les amis de la révolution; S. M. sort de son cabinet dans lequel elle s'étoit enfermée

pour travailler, et vient dans l'appartement où étoient rassemblés tous les aristocrates suivis par la garde nationale :

» J'apprends, leur dit le roi, j'apprends que vous êtes ici armés de poignards et de pistolets. Votre zèle indiscret m'afflige et me déplait. Je ne vous ai pas confié la garde de ma personne, et je ne sais pourquoi vous venez m'environner de poignards tandis que je le suis de l'amour d'un grand peuple, et de celui de ma fidèle garde nationale dans laquelle vous auriez bien mieux fait de vous enrôler. »

» Je blâme ceux qui me sont particulièrement attachés ajouta-t-il en regardant quelques ci-devant seigneurs, d'avoir laissé entrer dans les appartemens certaines gens que je ne dois ni ne veux y voir dorénavant (1). »

---

(1) peut-être avoit-il en ce moment les yeux sur un M. de S. . . . . , Girard de son nom et fils d'un parfumeur de la rue du Roule et quelques autres de ces messieurs qui vont assez constamment, le Dimanche, recevoir du roi, de la reine et de la famille royale une grimace de mépris.

Après cette mercuriale serrée le vertueux monarque, rentre dans son cabinet en invitant ce bataillon désordonné à déposer armes et poignards avant de sortir.

C'est à ce moment que le général, averti à l'hotel-de-ville où il venoit de rendre compte de sa conduite à Vincennes, se rendit au château. On sait de quelle manière il se conduisit dans cette circonstance ; on sait comment il appostropha les ci-devant ducs, princes et autres gens de cette espèce qui s'efforçoient de mettre de la grace à quitter des armes perfides avec lesquelles ils auroient voulu prouver qu'ils avoient du courage et de l'esprit quand le général leur disoit et leur prouvoit qu'ils n'avoient ni l'un ni l'autre.

On dit que la belle société jette les hauts cris et se plaint avec rage des propos durs accompagné de juremens énergique et du ton méprisant et cruellement ironiques avec lesquels M. de la Fayette a traité les aristocrates ; mais que l'on se représente ce qu'il a dû éprouver en trouvant à son retour de Vin-

cennes, que 7 à 8 cents ci-devant gentilshommes, gens de la cour ou mauvais sujets du pavé de Paris (1) s'étoient furtivement emparés des appartemens, avec cinq à six coups à tirer chacun. On ajoute encore que dans les commencemens de cette découverte, à mesure que ces messieurs sortoient, quelques-uns dans le désordre de la foule et de la nuit, ont été maltraités par la garde nationale ; on a eu tort, sans doute, et les volontaires s'en sont repentis; mais la conduite de ces messieurs à poignards, avec lesquels on ne se bat point, mais avec lesquels on peut assassiner, étoit envers la garde nationale, où un outrage, ou une trahison ; il étoit assez simple que des jeunes gens le ressentissent vivement, d'autant mieux que les propos contre la révolution, la garde nationale et la personne de M. de la Fayette, qu'on espéroit bien ne pas voir

---

(1) Il faut bien distinguer d'avec ces aristocrates un petit nombre d'hommes respectables, et attachés au roi, qui s'étoient rendus dans son appartement pour lui témoigner leur intérêt, et qui traitent la garde nationale avec les égards qu'elle mérite aux yeux de tous les honnêtes gens.

revenir de Vincennes, avoient échauffé les esprits.

Si ce qu'on appelle la bonne compagnie, se plaisent de la garde nationale, je dirai, moi son ami, moi qui m'honore de servir sous les drapeaux de la liberté, que la bonne compagnie est aussi sote que peu réflechie. Sans la garde nationale parisienne, les gens de la bonne compagnie ne s'étendroient pas paisiblement sur le duvet; sans la garde nationale, les brigands dirigés par des factieux, dévasteroient toutes les propriétés, assassineroient les personnes; sans la garde nationale, digne de vos respects, de vos hommages, de votre profonde reconnoissance, point de repos point de tranquillité, point d'assemblée nationale, plus de Roi, plus de constitution, plus de liberté, plus de vertus publiques, plus de ministres citoyens, plus de général de l'armée parisienne, désordre, confusion, anarchie.

Dieu vous préserve, citoyens, de pareils malheurs! Que la providence qui veille sur les français, ne retire point son bras; que

notre bon Roi nous reste, et que l'héroisme continuel de cette brave garde nationale s'inscrive à jamais dans les fastes de la postérité.

De l'imp. de CHAMPIGNY, rue Haute-Feuille, n°. 36.

